

Éloge de la grève

De Léonard Vincent

lu par Jean-Pierre DAROUSSIN sur youtube

<https://www.youtube.com/watch?v=shG4E3NXong>

Oui, vraiment, la grève nous dépasse,
puisqu'elle vit depuis toujours tapie dans nos rêves.
Image folle parmi les images de la folie, elle est transportée
de génération en génération par la colère et la justice et la
liberté,
elle a poussé des milliers de têtes, tout d'un coup enflammées,
à la grève, au vote ou dans la rue, ne cherchant plus à
obtenir des réponses,
mais à donner leurs conclusions,
et maintenant.
N'oublions pas ce que nous apprend le temps qui passe.
La grève est un geste de haute civilisation.

Par elle, nous montrons que nous ne sommes pas une
multitude,
mais un nombre
et que ce nombre pourrait à l'instant, s'il le décidait, tout
suspendre, tout chavirer,
d'un seul coup !

Ils ont de la chance,
les managers de la République.
Les gens ordinaires n'ont pas encore ressenti l'intérêt de
faire la grève
et d'en savourer les fruits.
Pourtant, il y aurait de quoi s'offrir de belles journées.
Il y aurait de quoi s'offrir à soi-même une belle émotion,
libératrice, gentiment subversive, brève et forte.
Faire la grève, ce serait, disons-le comme ça,
une grande, une belle petite joie, j'en sus sûr.
Ne serait-ce que d'un petit point de vue personnel,
au ras du quotidien.
Pensons aux matins d'hiver, dans les grandes villes.
Au métro bondé, aux odeurs de cheveux, de déodorant,
à l'étouffoir des petites angoisses,
de la lassitude résignée des salariés « qui ne sont rien »,
d'après ce qu'en dit le grand manager des Français.
Coincé entre les épaules et les soupirs des inconnus,
on se prend à rêver.
Et si aujourd'hui, on se laissait pas faire ?
Et si on n'avait pas à subir les mille servitudes du travail
aujourd'hui ?
Oui, on se prend à rêver.
Et on repense, avec un peu d'anxiété peut-être
mais aussi une jubilation secrète,
à nos journées d'école buissonnière,
il y a des jours comme ça.
Des jours où la farandole des imposteurs, à la télévision, à
la radio, au bureau, sur le chantier,
exaspère plus de raison.

Des jours où on nous en demande trop,
en tout cas plus que ce qu'on est en mesure de donner.
Et d'un seul coup, c'est étrange n'est ce pas ?
Le refus, la ruse, le demi-tour nous appellent.
Et nous disent : là, vraiment, non.
Hier d'accord,
demain, je ne sais pas.
Mais aujourd'hui : non.
Parfois, ce n'est pas de notre faute.
Un enfant est malade,
la salle de bain du voisin fuit à travers le plafond,
la neige encombre les routes,
la grippe nous saute à la gorge.
Alors, on reste à la maison, secrètement libéré, secrètement
rebellé contre les agendas partagés, les réunions
hebdomadaires,
les problèmes en suspens,
la direction des ressources humaines,
les premiers de cordée.
La grève au fond, il faudrait l'essayer, pour voir.
Allez savoir si perdre un jour de salaire,
peut-être même plusieurs,
n'en vaudrait pas la peine.
Ne serait-ce que pour voir la tête de ceux qui trouvent ça fou,
ou qui trouve ça irresponsable.
Payer pour voir, comme un coup de poker dérisoire et drôle.
Je me prends à songer à la puissance qu'aurait dans mon beau
pays malade,
une grève générale faisant s'affaler en une journée
tout l'ordre dominant
le gelant soudain,
le faisant baisser d'un ton,
le contraignant à l'immobilisme absolu,
silencieux,
fulminant,
dans l'incompréhension générale, la stupéfaction et l'anxiété.
Quel panache !
« Mais que veulent-ils ? » se répéterait-on alors partout, sur les
plateaux de télévision,
dans les cabinets, dans les salles de réunion du Président.
Enfin la question serait posée.
Et une réponse serait attendue.
Quelle belle fiction ce serait,
quel beau roman d'un jour !
Le lendemain, j'en suis sûr, quelle que soit la réaction du
patron, des collègues, des confrères,
au moins, avouons-le, on sourirait.
Notre journée, notre semaine peut-être et pourquoi pas notre
mois d'école buissonnière
aurait eu le mérite de tout chambouler en silence.
De faire peur, sans un geste violent.
Et imaginons alors que nous ne soyons pas seul à nous lever
le matin,
que nous ne soyons pas seul à nous rendre au travail et,
plutôt que de mentir pour nous tirer d'affaire,
que nous ne soyons pas seul à clamer haut et fort
qu'aujourd'hui, on répondra « non » à tous les ordres.
Et que la loi nous protège.
Oui, vraiment, ils ont de la chance les managers de la République.